



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de Gschnitzer (F.), Griechische Sozialgeschichte. Von der mykenischen bis zum Ausgang der klassischen Zeit,**

Julien Faguer

► **To cite this version:**

Julien Faguer. *Compte-rendu de Gschnitzer (F.), Griechische Sozialgeschichte. Von der mykenischen bis zum Ausgang der klassischen Zeit.*, 2015. hal-02888253

**HAL Id: hal-02888253**

**<https://hal.science/hal-02888253>**

Submitted on 17 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GSCHNITZER (FR.), *Griechische Sozialgeschichte. Von der mykenischen bis zum Ausgang der klassischen Zeit.* - Stuttgart : Steiner, 2013. - VI+294 p. : bibliogr. - ISBN : 978.3.515.10408.1.

Cette seconde édition de la *Griechische Sozialgeschichte* de Fritz Gschnitzer (1929-2008), due aux soins d'Angelos Chaniotis et de Catherine Trümpy, reproduit le texte de 1981 avec un court avant-propos et une nouvelle bibliographie. Il convient ici de saluer la contribution d'A. Chaniotis, qui a recensé et classé par période et par thème plus d'un millier de publications parues au cours des trois décennies qui séparent les deux éditions. Cette bibliographie additionnelle (p. 232-294), s'ajoutant aux 319 titres de la bibliographie originale, permet de prolonger la réflexion en proposant sur chaque sujet un choix utile de lectures récentes, accomplissant d'une certaine façon la mise à jour à laquelle l'auteur, prié peu avant sa mort de travailler à une édition augmentée, avait renoncé. La réimpression du livre fournit l'occasion d'en redire le mérite, et fait regretter l'absence d'une édition française, alors qu'il existe déjà des traductions grecque, italienne et espagnole.

Il faut rappeler que cette brève synthèse, l'une des rares monographies d'un chercheur habitué au genre des *Kleine Schriften*, est plus qu'une introduction à l'usage des étudiants : son auteur la concevait comme un programme de recherche destiné à « stimuler la discussion scientifique » (p. 10) et à ériger l'histoire sociale en objet d'étude autonome. Dès la première page, l'a. rappelle que l'histoire sociale, en particulier celle de la Grèce ancienne, a souffert de sa position charnière entre histoire économique et histoire constitutionnelle, deux disciplines aux objets mieux définis. Cela ne signifie pas que le livre n'empiète pas sur ces domaines voisins : de nombreuses analyses sur le régime agraire auraient leur place dans une histoire économique, et toute la fin du livre peut se lire comme une mise en évidence des limites de la démocratie athénienne à travers une étude du groupe des « notables » – cette nouvelle élite

qui, à l'époque hellénistique et romaine, devient pour l'a. une nouvelle « noblesse » (p. 189). De fait, l'histoire sociale abordée dans ce livre est d'abord celle des groupes statutaires (*Stände*) et de leur stratification : des sujets comme la famille et les mécanismes successoraux, bien documentés par les sources athéniennes du IV<sup>e</sup> s., font à peu près défaut. Cette sélection inévitable a pour contrepartie un véritable engagement de l'a., qui traite à tout instant de sujets sur lesquels il dispose d'hypothèses personnelles et fortes.

La périodisation est celle de l'histoire traditionnelle, avec quatre chapitres portant respectivement sur les époques mycénienne, homérique, archaïque et classique. L'absence de la période hellénistique tient à des raisons éditoriales (p. 10) ainsi sans doute qu'à une préférence évidente de l'a. pour le temps des origines. Gschnitzer a d'ailleurs reconnu très tôt l'intérêt des sources mycéniennes pour l'histoire sociale du monde égéen, ce qui contribue encore à la modernité du livre. De formation avant tout philologique, l'historien d'Heidelberg excelle à reconstruire des systèmes cohérents à partir de témoignages textuels extrêmement lacunaires : on notera en particulier sa lecture des tablettes de la classe E de Pylos (p. 31-37), l'un des premiers registres cadastraux de l'histoire, ou encore la reconstruction de tout un système agraire à partir des poèmes homériques (p. 51-56). Ce fils de juriste originaire des Alpes autrichiennes, rappelle A. Chaniotis (F. Gschnitzer, *Kleine Schriften*, I, p. IX), avait une sensibilité particulière pour l'histoire des campagnes et des périphéries, qui, nourrie de comparaisons avec l'Orient ancien et l'Europe médiévale, contrebalance son apparent désintérêt pour les cultures matérielles : il peut se référer ainsi au *Flurzwang* germanique (contrainte d'assolement) pour faire ressortir par contraste les spécificités du régime foncier homérique (p. 54), tout en repérant sur un détail du

Bouclier d'Achille un mode de labour collectif qui rappelle les champs allongés des paysages d'*openfield* (p. 55). Cet intérêt pour le monde rural se retrouve encore dans son traitement de l'époque archaïque, celle où la Grèce a connu à ses yeux les plus grands bouleversements (facteurs économiques et politiques du changement : p. 70-78 ; origines de la servitude pour dettes et analyse socio-économique des réformes soloniennes : p. 101-113). À l'opposé, la période classique constituerait une période de stabilisation dans les conflits sociaux et statutaires, ainsi qu'un point d'arrêt dans les évolutions sociales qui ont marqué la période précédente : l'a. s'interroge longuement sur les causes de ce *statu quo* (p. 187-193).

Reflète des objets d'étude de l'a., le livre peut se lire également comme une histoire des élites. À l'opposé de la théorie fustélienne du *génos*, l'a. conçoit ainsi la période archaïque comme celle de l'ascension et de l'institutionnalisation de la noblesse (*Adel*). S'il n'a aucune difficulté à intégrer dans son analyse les nouveautés apportées par les travaux de F. Bourriot et de D. Roussel (p. 91), parus peu avant (1976), c'est que sa bonne connaissance de la société homérique l'avait déjà mis en garde contre une conception trop institutionnalisée des premiers aristocrates. Son traitement problématique de l'époque homérique comme un tout homogène, qui avait été critiqué en son temps dans un compte rendu de K.-W. Welwei (*Gymnasium* 90, 1983, 549-551), peut se comprendre comme une démarche typique, l'a. traitant à part la société homérique pour mieux faire ressortir les particularités de l'époque archaïque : pour l'a., les « prétendus nobles » homériques ne sont « au fond que de riches paysans » (p. 52), dont la culture de l'honneur est elle-même un trait de la vie rurale (p. 57), et chez qui la richesse reste le principal critère de distinction, alors que l'aristocrate archaïque cherche de plus en plus à se définir comme un noble de naissance. En témoignent les plaintes d'un poète comme Théognis contre les nouveaux riches, plaintes

qu'on chercherait en vain chez Homère, ou encore le mépris des occupations « banausiques » dans les sociétés archaïques et classiques, alors que la *technè* de l'artisan inspire du respect au poète homérique (p. 50-51). L'analyse ne tombe pas dans l'excès inverse des théories récentes sur les « *big men* » homériques : en cela proche de la position de P. Carlier en France, l'a. ne conteste pas l'existence d'une culture chevaleresque chez les héros d'Homère, culture dont il présente un tableau nuancé (p. 56-59), et il souligne le rôle de ces derniers dans les structures politiques d'une cité en gestation (p. 60-67) ; la royauté est pour lui un phénomène avéré de la période homérique, et son renversement au cours de l'époque archaïque constitue une étape importante vers l'instauration d'un gouvernement aristocratique, tout en sapant à terme la possibilité pour cette élite de se constituer en véritable noblesse (p. 95-96). L'a. pointe de même les ambiguïtés de la tyrannie (p. 113-121), forme exacerbée de pouvoir aristocratique qui aurait paradoxalement favorisé le développement de l'isonomie. Dans le dernier chapitre, il souligne la survivance d'une noblesse héréditaire à l'époque classique (enquête prosopographique p. 194-195), dont les valeurs aristocratiques ont été reprises par l'Athènes démocratique. Le livre se clôt sur une longue analyse (p. 193-208) de la nouvelle classe dominante qui émerge à la fin du V<sup>e</sup> s., préfigurant le notable hellénistique.

On ne peut que recommander, malgré des biais évidents (désintérêt pour l'archéologie, athénocentrisme du dernier chapitre), la lecture de ce livre pionnier, dont certaines idées phares, comme l'aristocratisation des sociétés classiques (p. 163-172), n'ont rien perdu de leur pertinence et rencontrent encore un écho certain outre-Rhin. On regrette seulement l'extrême concision de l'appareil de notes, qui rend parfois difficile la distinction entre les hypothèses originales de l'a. et celles qu'il doit à d'autres historiens.

JULIEN FAGUER